

Le temps s'en va *Rosaire et la Petite-Nation* de Benoit Pilon

Marie-Claude Loiselle

Numéro 90, hiver 1998

Le tabou du réel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23713ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loiselle, M.-C. (1998). Compte rendu de [Le temps s'en va / *Rosaire et la Petite-Nation* de Benoit Pilon]. *24 images*, (90), 5–5.

Rosaire et la Petite-Nation

de Benoit Pilon

LE TEMPS S'EN VA

PAR MARIE-CLAUDE LOISELLE

Quel indicible contentement il y a, à l'heure du nouveau toujours plus nouveau et de la fuite amnésique en avant, de pouvoir plonger à la découverte d'un documentaire québécois de près de deux heures, par lequel un jeune cinéaste a choisi de renouer avec ses racines familiales, mais aussi cinématographiques: celles du direct, avec tout ce que cela engage de liberté. Un film aux allures de calme obstiné qui ne met que davantage en évidence la fatuité de toutes ces agitations médiatiques et mercantiles qui nous assaillent.

Régulièrement, au fil de deux années, Benoit Pilon (*La rivière rit*, cm, *Regards volés*, mm) s'est rendu tourner dans son village natal de Chénéville, en Outaouais. Une durée qui correspond aux derniers mois de la vie de deux vieux du pays: Rosaire, le grand-oncle

et Rosaire, que la peur dont il témoigne peu à peu face à sa fin imminente rend bouleversant et plus attachant encore. «Ça vous fait peur [la mort]?» demande très directement Benoit Pilon à son oncle. «Toi, t'as pas peur?» questionne Rosaire à son tour, dans une sorte de sollicitation d'une ultime complicité. — «Oui»... Puis, la silhouette d'un vieil arbre dénudé se profile sur le ciel, alors que le tic tac d'une horloge égrène les derniers instants de vie de Rosaire que l'on revoit un bref moment, seul et silencieux. Ce ne sera enfin que quelques images furtives d'un cortège funèbre que nous entrapercevrons, et c'est tout... Oui, c'est tout, car la vie, elle, continue. Elle ne s'arrêtera pas non plus pour Alméda qui mourra, à son tour, peu de temps après. On se demande pourtant quelques secondes comment le film pourra s'accommoder de ces absences, le temps de comprendre que le vrai sujet est ailleurs.

Ce que Benoit Pilon tente de capter à travers les figures humaines qu'il filme, celles de Rosaire et d'Alméda, de leurs enfants, du curé et de Jean-Marc, ce fermier contraint de liquider ses avoirs et de changer de vocation, c'est une société rurale en mutation qui se cherche de nouveaux repères, d'autres raisons communes. Mais ce que peut aussi suggérer l'approche que choisit Pilon face à la mort de Rosaire, qui, bien qu'elle apparaisse dans ce qu'elle a de terrifiant, est exposée sans emphase, sans cette dramatisation qui en ferait une mort exceptionnelle propre aux «personnages de cinéma», c'est que nous sommes tous sur le même chemin, tous liés à la même terre où nous retournons tôt ou tard. La vie n'a rien à faire de ceux qui la quittent et le pays, lui, malgré ses blessures, malgré les assauts qu'on lui inflige, doit survivre. Comme l'évoque si justement le curé de Chénéville: «La culture a déjà été une vie, maintenant ce n'est plus qu'un commerce.» Néanmoins, le portrait que Benoit Pilon trace de tous ces habitants de la Petite-Nation est celui de gens intensément liés à la terre. La terre en tant que coin de pays, refuge, terre nourri-

cière, mais aussi la terre qui nous reprend après notre mort (d'où la présence répétée du cimetière). Ainsi, dans la séquence qui clôt le film, une vieille femme — qui porte, elle aussi, comme auparavant Rosaire et Alméda, la mémoire de ce coin de pays — peine à se hisser au sommet d'une côte abrupte. Il serait tentant de lire dans cette image une superbe métaphore. Celle de la lutte, puis de la réconciliation de deux forces: l'une, qui toujours tire l'homme vers la terre sous ses pas et l'y ancre, l'autre qui le pousse à s'élever... c'est-à-dire à survivre. Pour la survie de toute une nation... ■

Présenté à la Cinémathèque québécoise jusqu'au 14 décembre.

ROSAIRE ET LA PETITE-NATION

Québec 1997. Ré.: Benoit Pilon. Ph.: Michel La Veaux. Mont.: René Roberge. Son: Hugo Brochu. Mus.: Antoine Bustros. 107 minutes. Couleur. Prod. et dist.: Les Films de l'Autre.



Rosaire et son fils Raymond.

du réalisateur, qui s'éteindra le seuil des 90 ans passé, et une parente, Alméda, elle, tout près d'être centenaire. Or, cette manière que le film adopte d'accorder son rythme à celui de la succession des saisons, de lier son déroulement au passage du temps, lui insuffle peu à peu sa profondeur et une densité propre. Ainsi, la présence de la nature, avec ces plans d'arbres solitaires, de coteaux cultivés, tantôt verts, tantôt orangés, ces ruisseaux gelés, telle une rime mesurant la course du temps, au-delà du seul (mais véritable) attachement qu'elle traduit pour ce coin de terre, suffit à inscrire cette Petite-Nation sur la carte de l'humanité tout entière.

L'aspect le plus étonnant du film, on le retrouve toutefois dans l'intelligence avec laquelle Pilon parvient à s'approcher de la mort dans ce qu'elle a de plus naturel et d'inéluctable, en faisant se confronter les deux spectres qui s'offrent à la conscience humaine, à travers Alméda, vive et colorée, qui dit ne rien craindre de la mort,